

Ciel variable

**MAGAZINE
CIEL VARIABLE**
ART PHOTO MÉDIAS CULTURE

Quatre fois vingt égale : pouah!

Pierre Grimard

Volume 1, numéro 1, 1986

Spécial jeunes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions VOX POPULI enr.

ISSN

0831-3091 (imprimé)

1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grimard, P. (1986). Quatre fois vingt égale : pouah! *Ciel variable*, 1(1), 51–52.

QUATRE FOIS VINGT EGALE : POUAH !

François D. n'aime pas les années 80. Il trouve que c'est une décennie sans vision, sans idéal, une espèce de farce plate lancée dans un party où personne ne s'amuse, où chacun des convives joue du coude pour se tailler une place intéressante, valorisante, et ce, en se souciant le moins possible de celui qui est près de lui. C'est une véritable partie de chaise musicale. Gare au perdant, sa peau risque de se béatifier dans les annales des droits de l'homme.

Partout, on danse dans les normes, on s'habille suivant la convention, les conversations sont plaquées sur un modèle qui relève de la sclérose. Ça le rend tristement malade. Le soulon tient un discours d'aristocrate, l'anarchiste blanchit ses chemises, le "prolo" est à genoux, le philosophe achète des sceptres pendant que le poète adapte ses vers à une musique sortie tout droit du commerce au détail. Autrefois, il n'y a pourtant pas tellement longtemps, on semblait posséder la vertu en dedans de soi comme quelque chose d'inné. La magie était presque au premier plan. Sans cesse, on devinait l'avenir, on transformait la planète, on voulait se rendre vivable les uns pour les autres. On amassait tout plein de journées où l'imagination semblait **presque** au pouvoir, quasiment un devoir. On comprenait subtilement ce qu'était avoir une tête sur les épaules. On regardait devant soi.

Non, François D. n'aime définitivement pas ces années qui semblent vouloir s'allonger comme

pour statuer un manque à gagner et pour le rendre acceptable à tous. Quelqu'un, quelque part, veut créer des habitudes malsaines. Il y a des vire-capots qui se pointent en dehors de l'heure d'affluence. Ça sent l'anguille qui a fait son temps.

Il est difficile de respirer quand sans cesse on se sent étranglé par des violeurs de volonté. N'importe qui voit dans l'avenir. Le plus ingénieux des idiots comme le plus abruti des génies transpose l'instant qui passe et lui donne des airs prétentieux de solution aux problèmes qui s'étalent sous les pas des hommes. Mais ces amorces de solution cherchent de l'espace. Elles veulent coloniser des mémoires. Se rendre utiles à l'intelligence. Toute cette semence sans eau risque de fonder un cloître à l'intérieur duquel on capitalisera sur la sagesse avant d'avoir découvert la cellule même du vouloir.

Non, François D. n'aime pas ces bruits de bottes cloutées qui filent comme une rumeur convaincre ses compatriotes qu'il faudra encore attendre, il faudra encore tisser soi-même le filet du compromis en se disant que vaut mieux un repas certain qu'un festin qui a du mal à cuire. François D. est convaincu qu'un cuisinier corrompu se trompe volontairement d'assaisonnement dans les cuisines du palais. Et ses assistants, sous peine de congédiement font office de bons spectateurs serviles de ce massacre quotidien du bon goût.

Et le soir comme de bons enfants,

on prend sa place à table et en silence, on espère l'ordre du père. Pompeux, ce dernier prend ses aises, se tranche le plus beau morceau, ne dit rien à la mère, comme d'habitude, puis permet que l'on se serve. On bouffe comme si c'était le dernier repas, sans mise en scène, sans goûter ni savourer. En camouflant nos famines, on rit d'un rire gras et jaune qui lance des "jabs" efficaces au visage de la ville pour la maquiller et lui faire nier sa souffrance. Les cancers sont bien cachés et les bonzes digèrent paisiblement. Pas de dessert ce soir pour les gentils cancre du fond de la classe!

La réalité est devenue une carte postale qu'on fait parvenir au voisin pour se rassurer, pour se convaincre qu'on est rendu quelque part. Pourtant, personne ne profite d'aucunes vacances visibles. On se donne l'air de travailler, de fabriquer, de vendre. On achète pour se tanner comme **un enfant de Noël**. On développe des paquets intransigeants remplis de rituels et de mythes. A genoux, chaque soir, on remercie. C'est ainsi que jamais le lendemain ne devient une trouvaille. Même ceux à qui l'on a coupé les vivres cherchent à se vendre, faute d'avoir. Ils broutent du trottoir comme d'anciens moutons baptisés. Ils aiguissent leurs culs sportifs et pleins d'ambition sur des chaises gouvernementales. L'encre coule sur les formules. Ce liquide bleu plein de rêve et d'espoir se gaspille de filières en filières. C'est un fleuve d'informations, d'âges, de fonctions, d'ex-

périences. Le soir, la cloche sonne et la marée vient ramasser tout ça et emporte toutes ces données vers le royaume des marins morts au devoir. Là où sont entassées toutes les grandes idées... dans la gueule d'une vieille baleine boîteuse et sénile.

Non, François D. n'aime pas cette décennie déjà à son retour d'âge. Il se sent trahi. Souvent, il se retourne et pense apercevoir un vieil ami qui, tout énervé, hurle en brandissant un journal. Il le voit le poing en l'air parler du grand soir en plaçant son béret sur le côté de sa tête. Il a le doigt inquisiteur, pointé comme une épée en direction de l'injustice. Il accuse, il jure qu'il aura leur peau, qu'il est temps que l'on prenne notre destinée en main, que l'on renverse cet ordre établi qui investit nos vies au profit de l'étranger.

Combien de fois l'a-t-il calmé, l'a-t-il réconforté en lui avouant un peu gauchement que ça s'en venait, que bientôt les gens comprendraient. Puis l'ami disparaît et c'est le téléviseur qui prend la relève pour annoncer qu'il est indispensable pour connaître le bonheur de se procurer le tout nouveau machin-truc qui fait tout en criant ciseau et qui ne coûte presque rien comptant et que vous pouvez vous procurer moyennant une partie de votre existence dans toute bonne patente qui se respecte et qui par hasard est toujours située à quelques pas de chez-vous à la sortie ouest de l'autoroute par le métro et l'autobus.

Non, François D. peste en voyant ce qu'il voit. Sans cesse, il se de-

mande qui a menti. Quelqu'un se cache et a peur quelque part. Aurait-il fait un discours de trop, autrefois, en se prenant pour un prince alors qu'il n'était qu'un pleutre assoiffé de gloire facile et payante? N'était-il qu'un mirage sous une page d'histoire qui prenait sa poussière pour des réalités? L'empire est rempli de concierges qui attendent que les courtisans cessent leurs pirouettes diplomatiques afin de ramasser les restes de leurs fastueux plaisirs pour grossir les maigres recettes de leurs ventes de garages.

Non, François D. n'aime pas ce qu'il entend. Trop de bruits sourds traversent la frontière et pénètrent ses oreilles jusqu'à agresser sa conscience. Cette conscience forte et inébranlable qu'il croyait à l'abri des faiblesses. Cette conscience droite et audacieuse aujourd'hui tremble et vacille en cherchant le peu de sécurité encore valide aux enchères de l'abondance relative. Les gourous ne sont plus là pour le protéger. Ils ont changé de camp. Ils sont maintenant à l'aise. Ils pètent plus haut que le trou de trop de maturité bien empesée. Ils peuvent bien crever dans leur bien-être cahotique, tous ces faux-prêtres bénis de la presse qui se sont enrichis en élevant la pauvreté au rang de symbole et qui maintenant prennent des "drinks" en calculant les intérêts de leur engagement. C'est donc ça s'identifier? Changer d'habit et faire le moine!

Dans les méandres tumultueux de son cerveau encore pur, François D. entend plein de chansons. Dans

chacune d'elle, on parle de pays, de grands espaces, de liberté à conquérir, de travail à accomplir, de mission et de pouvoir à prendre. On y parle aussi d'harmonie et de rivières, d'un moi qui est aussi le voisin, de sirop d'érable et de certains hivers. Autrefois, il y avait des giges et des violons qui parlaient la bouche pleine et qui faisaient des indignations de lys.

En fermant les yeux, François D. se souvient qu'un jour il avait fait un "X" sur une feuille de papier à un endroit bien précis. Jamais il ne s'était senti si bien. Sa satisfaction tremblait comme une révolution. Sa fierté fumait comme une chevauchée dans la clarté. Puis, il s'était endormi confiant comme un enfant après sa tétée. Dans son rêve, de petits bonshommes aux dents-de-scie sont venus lui poser une question tortueuse et pleine de sous-entendus. Il a dit oui comme par réflexe mais il a coulé son examen.

Lorsque François D. s'est réveillé, tout le monde aux alentours disait qu'il fallait maintenant oublier ça. Mais comment peut-on oublier quand toute sa vie on a été éduqué à devoir se souvenir? Il y a des beaux risques qui rendent nerveux quand le ventre crie famine et qu'on pense avoir écrasé les fourmis.

Non, François D. n'aime pas cette décennie. ■

Pierre Grimard
Auteur